

## Diversité de la géographie sociale\*

Rémy Tremblay  
INRS-Urbanisation, Culture et Société  
3465, Durocher  
Montréal, Québec

Depuis plus d'un siècle, la géographie sociale se donne les outils théoriques et méthodologiques afin de pouvoir analyser les défis auxquels font face les groupes sociaux et les sociétés dans l'espace et dans le temps. Comme l'indique si bien Guy Di Méo (1998; 2001), la géographie sociale permet de fournir une explication des faits géographiques de caractère social. Mais qu'est-ce que la géographie sociale? Dans le numéro spécial de la revue *L'Espace Géographique* de 1986 plusieurs définitions y ont été proposées selon l'orientation philosophique des auteurs. Si ces définitions variaient, elles partageaient toutes ceci en commun : elles mariaient le géographique au social. L'objectif de cette brève note de recherche est de faire un tour d'horizon de la géographie sociale en mettant en relief les diverses caractéristiques qu'on lui attribue dans le monde anglo-saxon et au Québec.

### Un champ d'étude équivoque

Dans un ouvrage du géographe R.J. Johnston (1987: 1), on peut lire dès la première ligne : « A major problem for anybody setting out to review some aspect of social geography is that it lacks a clear definition ». Le géographe Robert Héryn (1982 : 16) mentionne quant à lui qu'«il importe...de travail-

---

\* L'auteur tient à remercier Anne Gilbert et les trois évaluateurs anonymes pour leurs commentaires judicieux relatifs à ce texte. Comme il se doit, l'auteur est le seul responsable de son contenu.

ler à définir la géographie sociale et de la situer dans la géographie [mais que] la tâche n'est pas facile, en raison de la diversité, voire de l'incompatibilité des géographies sociales telles qu'elles sont définies par R. Rochefort et P. Claval par exemple». En effet, comme l'a écrit John Eyles (1986b : 1), la géographie sociale, bien qu'elle a plus de cent ans, n'est cependant pratiquée en Europe et en Amérique que depuis une cinquantaine d'années.

Un autre problème important que l'on pourrait soulever est que les géographes qui ont proposé un historique de la géographie sociale se sont trop souvent limités à couvrir l'évolution de celle-ci dans leur propre pays ou dans leur langue seulement. Il y a certes quelques exceptions, comme par exemple Peter Jackson (1993 : 562-563) qui, dans sa brève description de la géographie sociale faite dans le dictionnaire de géographie humaine de Johnston (1993), réfère à des «non-Anglo-Américains» tels que Kropotkin et Reclus. Mais en général, les définitions restent ethnocentriques, si bien qu'il est difficile de se faire une idée juste de ce que l'expression «géographie sociale» recouvre.

On pourrait d'abord se poser la question suivante : qui est à l'origine de la géographie sociale? Selon Jackson (1993), Eyles (1986b) et Hérin (1982), il semblerait que Reclus en soit le précurseur, bien que Claval (1973, 1984) remonte jusqu'à Hérodote. Toutefois, on s'entend pour dire que c'est Le Play qui a introduit ce champ de la discipline sans toutefois le nommer. Quant à Vidal de la Blache, il n'ignorait pas le terme. Mais ne voyant pas sa discipline comme une science exclusivement sociale, il ne sentait pas le besoin de mettre la géographie sociale sur un piédestal. Max Sorre, souvent accusé d'être l'un de ceux à l'origine du clivage entre la géographie physique et humaine, a pour sa part montré un intérêt considérable pour la géographie sociale. Son ouvrage *Rencontres de la géographie et de la sociologie* (Sorre 1957) est le premier du genre de langue française à traiter explicitement de la géographie sociale. D'autres géographes français suivront ses traces dont René Rochefort *Le travail en Sicile, étude de géographie sociale* (1961), Pierre George (1966) *Sociologie et géographie*, Paul Claval (1973) *Principes de géographie sociale*, Armand Frémont et autres (1984) *Géographie sociale* jusqu'à tout récemment Guy Di Méo (1998) *Géographie sociale et territoire*.

Si on s'accorde assez facilement sur l'origine de la géographie sociale, il n'en est rien quant à sa définition. Carter et Jones (1989) résument bien la situation en évoquant le fait que la géographie sociale souffre d'une crise d'identité. John Eyles (1986) et Robert Hérin (1982) ont tous deux analysé cette «crise» à travers un tableau assez complet des multiples définitions accolées à la géographie sociale au fil de son développement. L'article de

Eyles s'avère particulièrement intéressant, car il met en relief l'orientation philosophique en vogue au moment où les principales définitions de la géographie sociale sont apparues. De plus, Eyles a mis en perspective la vision des auteurs de ces définitions. Par contre, autant chez Eyles que chez Hérin, on se limite aux définitions proposées par des géographes appartenant à son propre milieu ethno-linguistique. Ils se réfèrent ainsi à une géographie sociale fort différente, ce qui n'est pas sans contribuer à la confusion évoquée plus haut.

Voyons d'abord la recension de John Eyles (1986a : 4-5) (tableau 1). Selon ce dernier, les 25 années précédant la parution de son ouvrage ont vu naître huit définitions de la géographie sociale, dont sept provenant de géographes anglo-américains. L'absence de définitions émanant de géographes français, allemands ou scandinaves dans sa revue est on ne peut plus déconcertante, d'autant plus que plusieurs géographes non anglophones publient régulièrement en anglais. Néanmoins, examinons de plus près ces définitions.

La première provient de J.W. Watson (1953 : 482) : «The identification of different regions of the earth's surface according to associations of social phenomena related to the total environment». On note facilement dans cette définition, bien que très brève, l'approche déterministe de Watson. Les turbulentes années 1960 et le néopositivisme n'avaient pas encore frappé la géographie. La seconde proposition est de Ray Pahl (1964 : 81), un sociologue qui s'intéresse à l'espace et auquel plusieurs géographes font appel. Il définit la géographie sociale comme : «The study of the patterns and processes (required) in understanding socially defined populations in a spatial setting». Les travaux de Pahl ont ouvert la porte à l'étude du comportement des groupes sociaux.

Anne Buttimer, avec entre autres Tuan, Ley, Relph et Entrikin, s'inscrit parmi les pionniers de la géographie humaniste anglo-américaine. Buttimer est de ceux et celles qui ont jeté les bases théoriques de la géographie dite «subjective», voire humaniste. La géographie anglo-américaine a pu, grâce à ces géographes et à Buttimer, présenter une alternative à ceux et celles qui ne souhaitent pas s'impliquer dans la révolution quantitative. Anne Buttimer a manifesté un grand intérêt pour l'École française de géographie et sa vision en est fortement imprégnée. Contrairement à la plupart des géographes britanniques, et à la majorité des géographes américains, elle n'a pas craint de lire les géographes non anglophones. La troisième définition, celle d'Anne Buttimer, annonce son concept d'espace social, lequel est inspiré de Chombart de Lauwe. Pour elle, la géographie sociale est : «The study of the areal (spatial) patterns and functional relations of social groups in the context of their social environ-

**TABLEAU 1 Définitions anglo-américaines de la géographie sociale\*\***


---



---

1) <u>J.W. Watson :</u>	The identification of different regions of the earth's surface according to associations of social phenomena related to the total environment.
2) <u>R. Pahl :</u>	The study of the patterns and processes (required) in understanding socially defined populations in a spatial setting (sociologue).
3) <u>A. Buttimer :</u>	The study of the areal (spatial) patterns and functional relations of social groups in the context of their social environment; the internal structure and external relations of the nodes of social activity, and the articulation of various channels of social communication.
4) <u>J. Eyles :</u>	The analysis of the social patterns and processes arising from the distribution of, and access to, scarce resources...
5) <u>E. Jones :</u>	The understanding of the patterns which arise from the use social groups make of space as they see it, and of the processes involved in making and changing such patterns.
6) <u>B.T. Asheim :</u>	An analysis based on interrelated material reality and the social contradictions that it produces; which are seen as the motive force for change, and thus responsible for the development of problems like different level-of-living conditions.
7) <u>R.J. Johnston :</u>	A study of consumption, whether by individuals or by groups.
8) <u>P. Jackson et S.J. Smith :</u>	An interactionist perspective which aims to uncover how social structure is defined and maintained through social interaction, and which studies how social life is constituted geographically through the spatial structure of social relations.

---



---

ment; the internal structure and external relations of the nodes of social activity, and the articulation of various channels of social communication» (Buttimer 1968: 144). L'article de Buttimer sur l'espace social paraissait l'année suivante (Buttimer 1969).

Les quatrième et cinquième définitions sont celles de John Eyles (1974) et de Emrys Jones (1975), deux géographes britanniques ayant écrit en collaboration à quelques reprises. Au milieu des années 1970, en plus de l'humanisme, la géographie sociale a flirté avec les idées politiques de gauche qui secouaient l'Europe. Sans nécessairement promouvoir haut et fort la géographie radicale, Eyles et Jones prônaient à travers leurs œuvres l'égalité et la justice sociale. La définition de la géographie sociale de Eyles la présente comme : «The analysis of the social patterns and processes arising from the distribution of, and access to, scarce resources...» (Eyles

---

3. Définitions tirées de Eyles (1986) et revues par nous à la lumière des textes originels.

1974: 65), alors que pour Jones, elle correspond à : «The understanding of the patterns which arise from the use social groups make of space as they see it, and of the processes involved in making and changing such patterns» (Jones 1975: 7). Si la définition de Jones s'avère moins spécifique que celle de Eyles, il n'en demeure pas moins que ces deux géographes humanistes pratiquaient à l'époque, et encore aujourd'hui, une géographie sociale marxisante, témoignant de l'humeur intellectuelle et sociale de l'époque.

La sixième définition provient de B.T. Asheim (1979) et elle s'inscrit également dans le créneau philosophique des deux géographes précédents. La géographie sociale «stressed structure relations in the analysis of social problems...Analysis (is) based on interrelated material reality and the social contradictions this produces; which are seen as the motive force for change, and thus responsible for the development of problems like different level-of-living conditions» (Asheim 1979: 8).

Depuis le début des années 1980, la géographie sociale anglo-américaine a connu un bouleversement considérable. Les courants de pensée écologique (provenant de l'École de Chicago) et radicale se sont quelque peu essouffés, et de nouvelles perspectives de recherche se sont ajoutées. C'est alors que le féminisme, la consommation, le racisme, la criminalité ont été intégrés à la géographie sociale britannique surtout, mais aussi en Amérique du Nord. La septième définition de la géographie sociale que Eyles propose est de R. J. Johnston (1981). Sachant à quel point ce dernier est prolifique et reconnu, on aurait espéré que Eyles choisisse une définition plus révélatrice de Johnston. La définition, on ne peut plus étroite, est la suivante : «the study of consumption, whether by individuals or by groups» (Johnston 1981 : 205). À notre avis, Johnston ne limite pas la géographie sociale à la seule étude de la consommation par les individus et les groupes sociaux dans l'espace. Johnston (1987) s'est intéressé à l'ambiguïté entourant la géographie sociale. Il a suggéré de l'appliquer sans abuser du positivisme ou de l'humanisme. Il propose ainsi de s'inspirer de la théorie de la structuration de Giddens qui, selon lui, offre un compromis.

La huitième et dernière définition de la géographie sociale que John Eyles inclut dans son texte est de Peter Jackson et Susan J. Smith, deux géographes britanniques humanistes dominants, pour ne pas dire à l'avant-garde de ce champ de la discipline dans le monde anglo-américain depuis les années 1980. Jackson et Smith écrivent, individuellement ou en collaboration avec d'autres géographes, des articles et des ouvrages sur les théories et les méthodes en géographie humaine, et ils publient régulièrement des études de cas. Leur vision fondamentale de la géographie sociale se rapproche considérablement de celle de Buttimer. Elle utilise une ap-

proche humaniste, bien appuyée méthodologiquement, et qui s'inspire des autres sciences sociales, qu'elles soient anglo-américaines ou non.

La définition de Jackson et Smith (1984) choisie par Eyles est tirée de leur ouvrage d'introduction à la géographie sociale. Pour eux, la géographie sociale «is an interactionist perspective which aims to uncover how social structure is defined and maintained through social interaction, and which studies how social life is constituted geographically through the spatial structure of social relations» (Jackson et Smith 1984: vii). On remarque facilement la similitude avec la définition de Buttimer : la notion d'interaction sociale et la forte influence de l'approche sociologique ressortent clairement. Aussi, l'intérêt pour la vie quotidienne occupe une place plus évidente dans la vision de Jackson et Smith, un thème important depuis les années 1980, principalement dû à l'essor de l'humanisme.

### **La géographie sociale nord-américaine**

La Grande-Bretagne, qui a donné naissance à la révolution industrielle, et où la culture favorise toujours des classes sociales bien divisées, est un véritable laboratoire pour l'étude des phénomènes sociaux dans l'espace. Il ne faut alors pas se surprendre du dynamisme de la géographie sociale britannique. On pourrait croire que les géographes britanniques ont tenté de répondre au besoin imminent de mieux comprendre les processus géographiques sur lesquels se fonde la vie sociale de leur pays.

Si cette situation diffère grandement de celles de l'Amérique du Nord et de la France, on ne peut conclure pour autant que la géographie sociale hors Grande-Bretagne est inexistante. Ainsi, pour mieux comprendre l'évolution du champ de la discipline, nous passerons en revue les grands moments de la géographie sociale en Amérique du Nord et au Québec.

#### **L'Amérique du Nord anglophone**

Aux États-Unis et au Canada, la géographie est une discipline qui est loin d'avoir le même statut qu'en Grande-Bretagne et en France. Les grandes universités américaines l'ont éliminée il y a bien longtemps. En ce qui a trait à la géographie sociale comme telle, comme l'a écrit R.J. Johnston (1986 : 30) : «Social geography has never occupied a central place within the discipline in North America». La géographie sociale est donc abordée implicitement à travers des recherches sur les problèmes urbains, les communautés ethniques, etc.

En fait, il semble que la pratique de la géographie sociale nord-américaine dépend presque exclusivement de géographes d'origine britannique faisant carrière sur le nouveau continent. R.J. Johnston (1986) mentionne que le précurseur de la géographie sociale nord-américaine serait J. Wreford Watson, un géographe écossais qui a enseigné au Canada, des années 1940 jusqu'à sa mort (voir l'ouvrage de Guy M. Robinson édité en son honneur en 1991). Malheureusement, la géographie sociale de Watson, teintée de déterminisme environnemental, n'aura pas eu une influence marquante sur la géographie régionale et culturelle qui prédominait à l'époque.

Alors que Watson débutait sa carrière au Canada, l'École de Chicago connaissait ses heures de gloire. La «ville des vents» semblait être le terrain idéal pour les recherches reliées aux problèmes ethniques en milieu urbain. Elle a certes eu un impact majeur sur la géographie américaine, mais les modèles de sociologie urbaine de Burgess, de Hoyt, de Harris et de Ullman ont surtout été retenus par la géographie économique et urbaine. L'approche écologique urbaine, si populaire dans les années 1960, aura en effet marqué l'histoire de la géographie économique et ainsi rendu célèbre Brian Berry (1968). Bien que ce dernier avait admis le potentiel évident d'un rapprochement entre la sociologie et la géographie, ses travaux sur les frontières économiques de la ville n'offrirent qu'une place réduite à l'analyse sociogéographique des faits urbains.

Les années 1970 et la guerre du Vietnam ont vu apparaître la géographie des comportements, avec en tête l'Australien Reginald Golledge, et celle du bien-être, importée en Amérique par le Britannique D. M. Smith. La première, plus inspirée de la psychologie que de la sociologie, a fait boule de neige, tandis que la seconde, toujours pratiquée, intéresse beaucoup moins les Nord-Américains que les Européens (voir Asheim 1979; Bailly 1981; Hasson et Ley 1994).

Depuis la fin des années 1970, la géographie sociale nord-américaine continue à se nourrir de théories et de paradigmes provenant de la Grande-Bretagne. L'Irlandaise Anne Buttner a ouvert la porte à l'étude de la subjectivité dans les rapports qui unissent les individus aux lieux, lors de son passage à l'Université de Washington (Seattle) et à l'Université Clark (Mass.), tandis que le Britannique David Ley, depuis l'obtention de son doctorat de la Pennsylvania State University, ne cesse de son côté de faire progresser la géographie sociale humaniste et postmoderne à partir de son point d'attache à l'Université de Colombie-Britannique. Un autre Britannique, John Eyles a contribué à l'application de méthodes qualitatives innovatrices en géographie sociale, tout en poursuivant des travaux en géographie de la santé à l'Université McMaster en Ontario.

Les géographes britanniques enseignant en Amérique du Nord jouent un rôle marqué dans le développement de la géographie sociale de ce côté-ci de l'Atlantique. Ceci est particulièrement le cas au Canada anglais avec la place importante des géographes britanniques David Ley et Dereck Gregory.<sup>1</sup> Toutefois il serait trop simple de conclure que les géographies sociales américaine et canadienne-anglaise ne sont que le prolongement de celle de la Grande-Bretagne. Les géographes nord-américains (d'origine britannique ou non) comme Michael Dear, Paul Knox, Linda Peake etc., apportent un regard différent sur la géographie sociale par le biais de leurs travaux sur des phénomènes typiquement nord-américains, tels les réseaux sociaux des sans-abris et des punks à Los Angeles, l'immigration massive d'Asiatiques à Vancouver et son impact sur l'espace bâti. Bref, les problèmes socio-politiques américains et canadiens enrichissent l'approche sociogéographique, étant donné qu'ils se distinguent fortement de ceux de la Grande-Bretagne. Cet enrichissement ne peut être que positif pour la géographie sociale.

### **Le Québec**

À l'image de la vie politique et culturelle du Québec, les géographes franco-québécois empruntent à la fois des approches américaines et françaises. Peut-on parler alors d'une géographie québécoise? Comme ce fut le cas pour tout le milieu universitaire franco-québécois, une portion considérable des premiers professeurs québécois de langue française ont été formés, en partie ou entièrement, en France. Des géographes français (dont George, Claval, Blanchard) ont également visité le Québec et aidé la géographie universitaire québécoise à s'institutionnaliser. Une fois les départements mis en place, une géographie plus engagée dans la société et plus appliquée que celle d'Europe prenait forme, à la faveur de liens plus étroits avec la géographie américaine (Pumain 1973 : 677).

Ainsi, les géographes québécois n'hésitent pas à emprunter une multitude d'approches provenant de part et d'autre de l'Atlantique. Ils ont puisé à plusieurs traditions géographiques. La connaissance qu'ont les sociogéographes québécois de la langue anglaise leur permet de consulter les travaux anglo-américains et de s'en inspirer. Ils ont été rares à créer toutefois des équipes de recherche avec les Canadiens anglais, ou les Américains, comme ils l'ont fait avec les Français.

---

1. On peut lire à ce sujet le texte fort intéressant de Paul Claval (1986) sur les thèmes anglo-saxons dans la géographie canadienne.

De fait, la géographie sociale québécoise demeure marginale vu le petit nombre d'adeptes. Ceci ne signifie pas pour autant qu'ils produisent peu, au contraire. Les géographes québécois ont su tirer profit avec brio du fait qu'ils se situent au carrefour de plusieurs approches géographiques, pour mieux comprendre ce qui les préoccupe. Mais qu'est-ce qui les préoccupe? Le principal trait distinctif de la géographie sociale québécoise est son intérêt prédominant pour l'étude des problèmes reliés au Québec. D'une part, les régions québécoises et leurs nombreux problèmes socio-économiques sont l'objet de nombreuses études faites par des sociogéographes. D'autre part, Montréal, et dans une moindre mesure Québec, servent de laboratoire par un nombre imposant de recherches en géographie sociale (Villeneuve, Séguin, Klein, etc.) Les rapports sociolinguistiques des francophones au Canada et dans la région d'Ottawa-Gatineau, à depuis plusieurs années, inspirent quelques sociogéographes (Gilbert, Langlois).

Louis-Edmond Hamelin (1984, 1996), que l'on pourrait qualifier d'un des plus grands personnages de l'histoire de la géographie québécoise<sup>2</sup>, fait référence à la «québecité» et à la «québecisation» eu égard aux évolutions épistémologique et institutionnelle de cette discipline au Québec. Sans avoir la prétention de préciser les propos de ce grand géographe, nous croyons que la «québecitude» soit la particularité de la géographie québécoise en Amérique du Nord, va au-delà du fait qu'elle soit pluraliste et multidisciplinaire dans ses approches. En effet, tel que démontré plus haut, la mission des géographes québécois d'appliquer ce savoir pour mieux comprendre la société québécoise constitue un autre aspect fondamental de cette québecitude.

Ainsi, la géographie sociale est en continuelle mutation, tout comme les autres champs géographiques. Toutefois, les géographes l'adaptent en fonction des sociétés dans lesquelles elle est appliquée, ce qui lui donne toute la richesse épistémologique et méthodologique qu'on lui connaît. C'est peut-être aussi ce qui explique pourquoi elle perdure dans une époque où les S.I.G et les études de l'environnement dominent la discipline géographique. Et comme l'écrivait récemment Robert Hérim (1999 : 133) « Le contexte des années 1990 m'incite plus que jamais à faire de la géographie des questions sociales l'axe de mes réflexions et de mes recherches... ». C'est donc de bonne augure pour la géographie sociale.

---

2. À cet effet, on peut lire le numéro des *Cahiers de géographie du Québec* qui lui a été dédié, incluant le texte de Fernand Grenier (1996) qui relate les faits saillants de la brillante carrière de Hamelin.

## Références

- Ashem, B.T. 1979. « Social Geography: Welfare State Ideology or Critical Social Science? ». *Geoforum*, 10: 5-18.
- Bailly, A.S. 1981. *La géographie du bien-être*. Paris: Presses universitaires de France.
- Berry, Brian J.L. 1968. *Theories of Urban Location*. Washington, D.C.: Association of American Geographers.
- Buttimer, A. 1968. « Social Geography », dans D.L. Sills (dir.). *International Encyclopaedia of the Social Sciences*. Vol. 6. New York: Macmillan.
- \_\_\_\_\_. 1969. « Social Space in Interdisciplinary Perspective ». *The Geographical Review*, 59: 417-426.
- Carter, J. et T. Jones. 1989. *Social Geography: An Introduction to Contemporary Issues*. London & New York: Edward Arnold.
- Claval, P. 1973. *Principes de géographie sociale*. Paris : Éditions M.-Th. Génin.
- \_\_\_\_\_. 1984. *Géographie humaine et économique contemporaine*. Paris: PUF.
- \_\_\_\_\_. 1986. « Les thèmes anglo-saxons dans la géographie du Canada », dans P. George (dir.). *La géographie du Canada*. Bordeaux: Presses universitaires de Bordeaux.
- Di Méo, G. 1998. *Géographie sociale et territoire*. Paris: Nathan.
- \_\_\_\_\_. 2001. « L'explication sociale en géographie », dans Pierre-Jean Thumerelle (dir.). *Explications en géographie*. Paris : SEDES.
- Eyles, J. 1974. « Social Theory and Social Geography ». *Progress in Human Geography*, 6: 22-87.
- \_\_\_\_\_. 1986a. « Britain », dans John Eyles (dir.). *Social Geography in International Perspective*. London: Croom Helm.
- \_\_\_\_\_. 1986b. « Introduction », dans John Eyles (dir.). *Social Geography In International Perspective*. London: Croom Helm.
- Fremont, A., J. Chevalier, H. Hérin et J. Renard. 1984. *Géographie sociale*. Paris : Masson.
- George, P. 1966. *Sociologie et géographie*. Paris : PUF.
- Grenier, F. 1996. « Glanures sur Louis-Edmond Hamelin ». *Cahiers de géographie du Québec*, 40: 163-172.
- Hamelin, L.-E. 1984. « Destin d'une géographie humaine mal aimée », dans Georges-Henri Lévesque, o.m.i. (dir.). *Continuité et rupture*. Montréal: Presses de l'Université de Montréal.
- \_\_\_\_\_. 1996. *Écho des pays froids*. Sainte-Foy: Presses de l'Université Laval.

- Hasson, S. et D. Ley. 1994. *Neighbourhood Organizations and The Welfare State*. Toronto: University of Toronto Press.
- Hérin, R. 1982. « Géographie humaine, géographie sociale, sciences sociales: la dialectique du social et du spatial », dans Collectif, *Actes du colloque de géographie sociale*. Paris: Groupe interuniversitaire sur la population et l'espace social.
- \_\_\_\_\_. 1999. « Pour une géographie sociale critique et responsable », dans C. Chivallon, P. Ragouet et M. Samers (dirs.). *Discours scientifiques et contextes culturelles : géographie française et britannique à l'épreuve du postmoderne*. Talence : Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine.
- Jackson, P. et S.M. Smith. 1984. *Social Interaction and Ethnic Segregation*. London: Academic Press.
- Jackson, P. 1993. « Social Geography », dans R.J. Johnston, D. Gregory et D.M. Smith (dirs.). *Dictionary of Human Geography*. 3<sup>rd</sup> Edition, Oxford: Blackwell.
- Johnston, R.J. 1981. « The State and the Study of Social Geography », dans P. Jackson et S.J. Smith (dirs.). *Social Interaction and Ethnic Segregation*. London: Academic Press.
- \_\_\_\_\_. 1986. « North America », dans John Eyles (dir.). *Social Geography in International Perspective*. London: Croom Helm.
- \_\_\_\_\_. 1987. « Theory and Methodology in Social Geography », dans Michael Pacione (dir.). *Social Geography: Progress and Prospect*. London: Croom Helm.
- \_\_\_\_\_. 1987. « Theory and Methodology in Social Geography », dans Michael Pacione (dir.). *Social Geography: Progress and Prospect*. London: Croom Helm.
- \_\_\_\_\_. 1993. « Community », dans R.J. Johnston, D. Gregory et D. M. Smith (dirs.). *Dictionary of Human Geography*. 3<sup>rd</sup> edition, Oxford: Blackwell.
- Jones, E. 1975. « Introduction », dans E. Jones (dir.). *Readings in Social Geography*. Oxford: Oxford University Press.
- Pahl, R. E. 1964. *Urbs and Rure*. Monograph no. 2. London: London School of Economics Geographical Papers.
- Pumain, D. 1973. « La dualité de la géographie québécoise ». *Bulletin de l'Association des géographes français*, 411-412.
- Rocheftort, R. 1961. *Le travail en Sicile : étude de géographie sociale*. Paris : PUF.
- Robinson, G.M. 1991. *A Social Geography of Canada*. Toronto & Oxford: Dundurn Press.
- Sorre, M. 1957. *Rencontres de la géographie et de la sociologie*. Paris :

Marcel Rivière.  
Watson, J.W. 1953. « The Sociological Aspects of Geography », dans G.  
Taylor (dir.). *Geography in the Twentieth Century*. London: Methuen.